

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 14 (1876)
Heft: 21

Artikel: Histoire d'une bourse verte : [suite]
Autor: Chevassus, Adolphe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183785>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

le canton de Fribourg ils n'attendent pas pour le faire les jours de bénichon, il en est de même dans mon pays : de Fribourg aux plaines de La Crau c'est, comme tu le dis originalement, le *balancement régulier du verre et de la bouteille*.

C'est peut-être ce qui fait l'équilibre du monde ! Voilà une chose à laquelle tu n'as pas pensé et qui est digne de ton attention. Mais crois-tu, pauvre folle, que les hommes boivent pour le plaisir de boire ? Je leur suppose, malgré leur infériorité relative, des goûts plus délicats et plus relevés. Ainsi, mettant toute coquetterie de côté, ne crois-tu pas qu'en caressant la dite bouteille, ils ne veuillent, sans le vouloir, nous rendre hommage ? Ceci peut te paraître paradoxal, cependant rien n'est plus vrai. Bacchus et l'Amour sont compagnons.

Pour t'en convaincre, écoute, à ce propos, les discours que les hommes tiennent entre eux : qu'ils remplissent leurs coupes sur les collines de Vevey ou de Clarens ou sur les bords du Rhône, que ce soit le bon vin de la Côte qui pétillait au fond des verres ou que le Lunel et Saint-Georges troublent leur cervelle, tout en nous calomniant, en nous accusant de *tout*, comme tu le dis malicieusement, ils boivent, ma chère, à notre santé ; car, après avoir commencé par des méchancetés vulgaires dont ils ne croient pas le premier mot, ils finissent tous, oui tous, sans exception, par des gentilleses et des amabilités. Nos ours s'apprivoisent. Ils versent même, les imbéciles ! un pleur de sensibilité.... Cela devient attendrissant ! Le vin fait parler la corde délicate de ces messieurs ! Oui, *in vino veritas* ! Que de fois tu as dû rire comme moi.... Mais tu es peut-être sérieuse. Tu prends trop la chose à cœur. En Provence, nous nous moquons des hommes. C'est le meilleur moyen de nous en faire aimer. Use de mon moyen, si vous ne le pratiquez pas encore en Suisse... Après cela, tu trouves que ta vengeance n'est pas complète... ne blasphème pas le vin, ma Gretchen : en lui est notre puissance. Nous sommes, ma bonne amie, comme des naïades, cachées au fond du verre.

C'est là que ces monstres d'hommes nous trouvent... et Dieu sait ! quand ils nous ont bues, ce que nous faisons de leur raison... mais là, franchement, je ne saurais trop le redire, tu fais trop d'honneur au canton de Fribourg en lui octroyant la découverte du mouvement perpétuel, ce mouvement existe partout où règne la femme, et comme elle règne partout, le mouvement perpétuel est partout.

Le vin est un de nos mille moyens pour en maintenir le branle. Tiens, je suis sûre que le rédacteur de l'*Ami du Peuple* a fait son article en pensant à toi, qu'il t'a bue, ma Gretchen, et que te sachant si gracieuse et si jolie, et ne pouvant t'accuser de *tout*, il a dit une petite méchanceté en attendant l'occasion d'en faire une grosse.

A toi de cœur.

BERTHIER-VAREY.

On rupian volliâvé mariâ 'na felhie qu'étâi à la tserdze de la coumouna, s'on lâi baillivé tant. La

municipalité s'asseimblâ po cein distiuta et lo syndico proposâ çosse : Po sê débarassâ dè ellia crouie granna, lâi faut bailli cein que demandê, mâ coumeint sarâi dein lo ka dè tot rupâ s'on lâi baillê dè l'ardzeint, lâi faut derê qu'on farâ on trossé à la felhie.

Firon eintrâ lo lulu et lâi desiron : Vaidé-vo, m' n'ami, pisque vo z'êtês décidâ à mariâ ellia felhie, ne vollien fêrê oquiê, coumeint dè justo, et n'ein decidâ d'atsetâ on petit trossé : dâi chaulès, onna trâblia, on lhî... — On lhî ! que fâ l'autro, dâo diâblio ; cein sarâ on lhî dè coumon du que l'est la coumouna que l'atsitê et ti lè municipaux sê crâiront avâi lo drâi dè lâi veni cutsi.

Dein lo vilho teimps, lè menistrès interrogâvon du la chère clliâo qu'allâvon âo predzo, atant lè vilho què lè djeino, et tot cein sê fasâi ein patois.

— Coumeint Elie monta-te âo ciet, demandâ-te à 'na vilhe fenna ?

Cllia pourra dzein que creyâi que lâi dèvezâvé de son bio frâre Elie, lo taupî, que s'étâi fotu avau on ceresî, iô couilleçâi dâi graffions, lâi dit : Oh ! on bio coco po montâ ao ciet, n'a pas pi pu allâ âo coutset dè l'êtsilla...

— Vo rappelâ-vo, m'n'ami, dâo premî coumandêmeint, que demandâ après à cé qu'on lâi desâi *Balâfre*, qu'avâi servi dein lè z'habits rodzo ?

— Hardâ-vous ! que boeilâ l'autro, que cein fe rechâotâ tot lo mondo...

— Et vo, François Luvî, dâo moulin d'avau, recitâ lo 8^e coumandêmeint ?

— Oh ! monsu lo menistrê, cein ne mè vouaitê plie, y'é remet lo moulin à mon valet !...

HISTOIRE D'UNE BOURSE VERTE

V

Julien se surprenait parfois à penser que celui-là serait bien heureux qui unirait un jour sa destinée à celle de Mlle Marianne. Mais celui-là, constatait-il bientôt avec regret, ce ne serait jamais lui, pauvre garçon qui n'avait pas une obole, pas un pouce de terre au soleil. Hélas ! se disait-il, tant de bonheur ne m'est pas réservé.

Un soir, Julien qui avait pour habitude de déposer la bourse verte sur le marbre d'une commode de sa chambre, s'aperçut — chose étrange — qu'il s'y trouvait plus d'argent qu'il n'y en avait laissé. Son contenu s'était augmenté d'un louis. Mystère ! Personne, excepté la vieille gouvernante de la maison, chargée de faire la chambre, ne pénétrait chez lui. Il fut perplexe. Le lendemain, le surlendemain, le petit fonds de la bourse avait encore augmenté. Qui donc pouvait opérer cette multiplication ? Il voulut en avoir le cœur net, et, prélevant ce qui lui était ainsi échu par une voie mystérieuse, il se rendit auprès de M. Mason. Celui-ci allait se mettre à table, s'étaient déjà assises Mme Masson et Mlle Marianne.

— Pardon, dit Julien, après avoir salué ces dames et serré la main du patron, mais il se passe ici un mystère dont je désirerais avoir au plus tôt l'explication... et..., peut-être, ajouta-t-il, en regardant Mlle Marianne, pourriez-vous me la donner.

Et en deux mots, il expliqua l'objet de sa visite, puis, tenant au patron l'or tombé dans la bourse verte, il attendit la réponse.

Marianne baissa les yeux et rougit.

Mme Masson ne dit mot.

— C'est sans doute quelque providence, fit M. Masson, en refermant la main de Julien sur l'or qu'elle contenait. Gardez-le tout et que votre conscience soit en repos. Mais Julien insista, et, sur le nouveau refus de M. Masson, déposa l'or sur la table devant Marianne : — Ce sera pour les pauvres, fit-il. Il n'y avait plus possibilité de ne pas accepter.

— Noble jeune homme ! firent les dames dans un *aparte*.

— Asseyez-vous au moins, dit M. Masson à Julien, qui prit place devant son couvert. — Désormais Julien savait le nom de sa providence.

Julien, cependant voyait luire sa première aurore de bonheur depuis son départ de Vouvray : bonheur relatif sans doute, s'il se reportait à quelques années en arrière, alors qu'il passait ses deux mois de vacances dans la maison à mi-côte, entre un père respecté, adoré, et une mère chérie. Bonheur à peu près complet, maintenant que ces deux êtres tant aimés n'étaient plus, maintenant qu'il était seul au monde. Il venait, en effet, de retrouver une seconde famille.

Il y avait dix-huit mois environ que Julien vivait dans la famille Masson, laquelle le prenait de plus en plus en affection en le considérant moins comme un ouvrier que comme un fils. Julien lui-même se sentait chez lui au sein de ces braves cœurs ; il eût voulu y passer sa vie. Mais de temps en temps, Vouvray lui apparaissait, et il en avait la nostalgie.

Un jour, n'y tenant plus, il déclara à M. Masson que son désir était de retourner dans son pays... Assurément, fit-il, je suis confus de toutes vos bontés, j'ai retrouvé en vous un second père, en Mme Masson une seconde mère, en Mlle Marianne j'ai trouvé... une... sœur... oui, une sœur, répéta-t-il en appuyant sur le mot, et toute ma vie je garderai souvenir de l'accueil qui m'a été fait ici... mais (et ici sa voix trahit son émotion) il est des devoirs qu'un fils pieux ne doit jamais méconnaître. Je dois à la mémoire de mon père et de ma mère d'habiter les lieux où ils ont fait un peu de bien et où leur souvenir, j'en ai l'assurance, est béni et respecté. J'achèterai là-bas quelques outils, je louerai une boutique, je m'y établirai... mais je vous promets de venir vous revoir... plus tard.

Mme Masson était émue ; M. Masson lui-même paraissait attendri ; quant à Mlle Marianne, elle venait de se détourner pour cacher ses pleurs sans doute.

— De tels sentiments vous honorent, fit à la fin M. Masson, et je ne chercherai pas à combattre votre dessein. Et là dessus, il l'embrassa.

— Je vous quitte, fit-il à Julien, je dois partir pour quelques jours, mais, je l'espère, nous nous reverrons — puis il sortit.

Julien prit congé de ces dames, dont l'émotion était visible, adressa un timide adieu à Marianne, puis courut faire sa malle. Après quoi il descendit à l'atelier, car il ne devait partir que le lendemain. Le soir, en rentrant chez lui, il remarqua que les fenêtres étaient fermées chez Mme Masson. Il apprit que ces dames étaient aussi parties en voyage.

Le lendemain au matin, il prenait le chemin de Tours, où il s'arrêta tout un jour chez son patron d'apprentissage, qui fut tout heureux de le revoir.

Le surlendemain, vers dix heures, il arrivait à Vouvray. Son premier soin fut d'aller au cimetière. Les deux tombes étaient fleuries, comme si lui-même les avait entretenues la veille. Cette attention le toucha. Qui donc pouvait s'être chargé de ce soin pieux ? Puis, il monta à la petite maison du coteau. Elle était dans le même état qu'il l'avait laissée, extérieurement du moins. Les deux touffes de chèvrefeuille servaient de portique à la grille d'entrée. La cour était comme ci-devant, bien sablée toujours bien entretenue. La niche de César était toujours là. Le chien l'ayant reconnu vint le caresser et lui faire fête. Décidément M. Desrieux n'avait fait aucun changement dans l'immeuble. Ce fut avec plaisir qu'il le constata. La porte était entr'ouverte, il pénétra dans la cour, puis sonna. Il ne pouvait décemment se dispenser de rendre une visite à M. Desrieux, qui l'avait connu enfant, et qui,

en somme, s'était conduit en galant homme à l'endroit de sa mère. Il ne savait d'ailleurs où il se fixerait, et à cet égard, M. Desrieux pouvait lui être de quelque utilité.

La porte s'ouvrit tout à coup, mais au lieu de M. Desrieux qu'il s'attendait à voir, ce fut, devinez qui ? M. Gilbert Masson ! Julien en tomba de son haut.

— Vous ici, patron ? fit-il.

— Moi-même mon cher Julien, je vous attendais...

— Vous m'attendiez ! reprit Julien avec surprise.

— Sans doute, fit M. Masson, en le précédant jusqu'au salon : ne dois-je pas vous faire les honneurs de chez vous ?

— De chez moi ? je n'y comprends rien. Ne sommes-nous point chez M. Desrieux ?

— Autrefois, oui. A présent, non. Ecoutez, dit-il, après avoir fait asseoir Julien près de lui.

(La fin au prochain numéro).

Un commis-voyageur, bavard, comme on en rencontre fréquemment, faisait le voyage de Lausanne à Fribourg, en compagnie d'un brave curé de campagne. Après avoir causé assez familièrement de choses et d'autres, le voyageur de commerce pose à son compagnon cette question, vieille comme les rues et connue de chacun :

— M. le curé, pourriez-vous m'indiquer la différence qui existe entre un évêque et un âne ?...

— Et vous, Monsieur, reprit vivement le curé, pourriez-vous me dire la différence qu'il y a entre cet animal et un commis voyageur ?

— Non, Monsieur.

— Eh bien ! ajouta le curé, ... de différence... je n'en vois pas.

Un individu assez mal famé dans son village, assis à l'auberge en face d'une chopine, s'entretenait avec son voisin de la fragilité de la vie, et disait : « Enfin, voilà, quand il plaira au bon Dieu de me prendre, je suis tout prêt. »

— *Oh ne crains rein, répliqua un bon paysan qui écoutait leur conversation, lo bon Dieu ne preind jamais cein que ne l'ai appartint pas.*

Le concert de Monsieur Sarasate a eu le succès le plus brillant. Rappelé six fois sur la scène par un auditoire enthousiasmé, le grand virtuose n'a suscité partout que l'admiration. Nous désirons vivement qu'un second concert permette à tous les lausannois d'entendre un des plus célèbres violonistes de notre temps.

L. MONNET.

PAPETERIE L. MONNET

Rue Pépinet, Lausanne

Beau choix de papier pour fleurs et de papier de couleur, glacé.

Couleurs anglaises, pinceau et papier teinté pour aquarelles ; — blocs anglais, pour dessin.

Cartes de visites très soignées et livrées dans la journée.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY